



LES SERMONS DE
C.H. SPURGEON

DEUX ANCIENS
PROVERBES



MESSAGES INTEMPORELS DU
PRINCE DES PRÉDICATEURS

DEUX ANCIENS PROVERBES

Sermon prêché le 29 mars 1874,
au Metropolitan Tabernacle, Newington

C. H. Spurgeon



Traduit par *Ressources Bibliques*



Table des matières

1. La crainte des hommes	1
2. La confiance en Dieu	7

Deux anciens proverbes

« La crainte des hommes tend un piège, Mais celui qui se confie en l'Éternel est protégé » (Pr 29.25).

Nous avons ici deux antiques proverbes ; chacun d'eux est vrai pris séparément, et ils sont également vrais lorsqu'on les lie ensemble. La proposition indépendante, que la crainte de l'homme tend un piège, est une vérité que l'expérience a enseignée à bien des hommes. L'autre proposition, que celui qui se confie en l'Éternel sera en sûreté, a été trouvée des plus bénies et des plus vraies par tous ceux qui l'ont mise à l'épreuve. Mettez donc les deux propositions ensemble — que la crainte de l'homme tend un piège, mais que la confiance en l'Éternel est la voie sûre et certaine pour éviter ce piège — et ceci aussi est vrai.

1. La crainte des hommes

Nous considérerons d'abord, pour un peu de temps, le premier des deux proverbes anciens : « La crainte des hommes tend un piège ». C'est là l'un des grands maux que nous avons à éviter.

Quel mal si commun que la crainte de l'homme — la crainte de perdre l'approbation humaine, la crainte d'encourir la colère humaine. Il est des milliers d'hommes qui n'ont aucune crainte de Dieu et qui ont grande crainte de l'homme. Ils transgressent les lois de Dieu sans aucune crainte des conséquences qui doivent s'ensuivre, et pourtant ils craignent de transgresser les lois des hommes, parce qu'ils redoutent le châtimeut qui pourrait éventuellement suivre. Ils ne craignent point l'enfer, et toutefois ils ont peur d'une prison terrestre. Ils ne redoutent pas le bras du Tout-Puissant, et cependant ils s'effraient d'un bras de chair.

La crainte de l'homme a été tenue, par certains, pour une chose fort bonne et salutaire. Au lieu d'apporter un piège, ils estiment qu'elle est le moyen d'empêcher beaucoup de péchés parmi les hommes. Or je ne doute point que quelques-uns ne soient retenus, par la crainte de l'homme, de commettre de grands crimes et des actes manifestes d'iniquité ; mais le plus que la crainte de l'homme puisse faire, c'est de conférer un bienfait des plus douteux. Essayez-le dans votre propre maison, parmi vos propres enfants. Si vos enfants sont préservés du mal uniquement par la crainte qu'ils ont de

vous — s'ils ne font que ce qui leur est enjoint parce qu'ils craignent de faire autrement — vous n'aurez qu'une fort pauvre obéissance ; et, en même temps, vous verrez lever une abondante moisson de tromperie ; car lorsque votre enfant aura mal agi, la crainte du châtement le poussera au mensonge, et peut-être le conduira d'un mensonge à un autre, au point que le mensonge deviendra chez lui si ordinaire qu'enfin il lui sera aussi naturel de préférer un mensonge que de dire la vérité ; et je pense que tout parent doit savoir que toutes les fautes qu'un enfant peut commettre, si on les mettait ensemble dans la balance, ne sont pas, quant à la criminalité et au dommage porté à sa constitution spirituelle, égales à un mensonge. Le pouvoir de dire un mensonge est l'une des plus hideuses puissances auxquelles l'homme puisse atteindre, et certains enfants sont tenus dans un tel état de terreur qu'ils l'apprennent naturellement. On suppose aussi que les domestiques ne peuvent être gouvernés sans être maintenus dans un état de crainte. Pourtant vous savez tous ce qu'est un serviteur qui ne travaille qu'à l'œil. S'il n'y a point de bon principe chez les domestiques, ils ne valent rien. Ceux qui ne travailleront que parce que l'œil du maître ou de la maîtresse est sur eux ont bien peu de valeur. Vous ne faites que leur enseigner des habitudes de duplicité s'ils vivent dans une crainte continuelle de vous. Cette expérience a été tentée à grande échelle. Des lois ont été édictées avec de sévères peines contre leur transgression, et cependant il a semblé que les hommes transgressaient davantage encore. En prison, on a essayé les formes de discipline les plus rigoureuses, et pourtant le prisonnier est sorti résolu à pécher de nouveau ; assurément, aucune transformation salutaire n'a été produite en lui par la crainte.

Je ne nierai point que la crainte de l'homme ait ses usages, mais je dois affirmer de nouveau qu'elle n'apporte à l'esprit et au cœur humains qu'un bien fort douteux. L'amour, mes frères, est le grand remède du mal des cœurs humains, spécialement l'amour qui descend d'en haut ; cette flamme pure et céleste, que le Saint-Esprit seul allume, consume le péché. Mais « la crainte suppose un châtement » (1 Jn 4.18) ; elle ne fait guère autre chose que tourmenter et tracasser l'âme.

Ayant dit cela touchant tout bien possible qui pourrait procéder de la crainte, je remarque maintenant que, selon le texte, « La crainte des hommes tend un piège ». Elle a entraîné maints hommes dans de très grands péchés.

Regardez Pilate. Je le mentionne d'abord parce qu'il y eut dans son péché une atrocité particulière. Le Jésus pur et saint est amené devant lui, et après l'avoir examiné, il déclare : « Je ne trouve aucun crime en cet homme » (Lu 23.4). Il l'envoie à Hérode, et le résultat est qu'il dit aux accusateurs du Christ : « Je n'ai trouvé en cet homme aucun des délits dont vous l'accusez ; non, pas même Hérode ; car je vous l'ai renvoyé » (Lu 23.14–15). La femme de Pilate l'avertit qu'elle a beaucoup souffert en songe à cause du Christ, et elle dit : « N'aie rien à faire avec ce juste » (Mt 27.19). Les propres entretiens de Pilate avec Christ imprimèrent leur marque sur son esprit, et par conséquent il voulait mettre le Sauveur en liberté s'il le pouvait ; mais, bien qu'il fût gouverneur romain et placé en une haute position de pouvoir, il n'était qu'un pauvre esclave du peuple. Il était vacillant ; il savait quelle était la bonne voie, et il désirait la suivre, mais il craignait les conséquences. Les Juifs pourraient en appeler à César et dire qu'il avait épargné la vie de celui qui prétendait être roi, et alors il pourrait perdre sa charge. Ainsi ce pauvre être timide et méprisable prend de l'eau, se lave les mains, et déclare qu'il

est innocent du sang de ce juste ; et la minute suivante, il livre la victime innocente pour être clouée à une croix. Ce fut la crainte de l'homme qui fit que le nom de Pilate devînt infâme dans l'histoire du monde et de l'Église de Dieu, et il sera infâme dans toute l'éternité. La crainte de l'homme le conduisit à mettre à mort le Sauveur ; prenez garde qu'elle ne vous conduise à faire quelque chose du même genre.

Bien avant l'époque de Pilate, il y eut un roi d'Israël qui perdit sa couronne par la crainte de l'homme. Dieu avait choisi Saül pour être chef sur son peuple ; mais lorsqu'il reçut de Dieu l'ordre de frapper les Amalécites et de détruire tout ce qu'ils possédaient, il épargna Agag et le meilleur des brebis et des bœufs, et tout ce qui était bon, parce qu'il « craignit le peuple, et il écouta sa voix » (1 S 15.24). Il était plus grand que ses sujets, les dépassant de la tête et des épaules ; un homme qui, en d'autres temps, se conduisait en despote et faisait sa propre volonté ; pourtant, en cette circonstance précise, il craignit le peuple, et ainsi il fit ce que Dieu lui avait défendu de faire ; c'est pourquoi son royaume lui fut arraché et donné à un autre, meilleur que lui.

« Oui, dites-vous, ces deux-là étaient de mauvais hommes qui sont tombés dans le péché par la crainte des hommes. » Oui ; mais je suis au regret de dire que je dois aussi mentionner de bons hommes qui ont fait de même. Considérez Aaron, le sacrificateur de l'Éternel, et le compagnon de son frère Moïse ; Aaron qui avait parlé avec Dieu, et qui était son représentant auprès du peuple. Cependant, lorsque Moïse fut monté sur la montagne, et que le peuple vint à Aaron et lui dit : « Allons ! fais-nous un dieu qui marche devant nous ; car ce Moïse, cet homme qui nous a fait sortir du pays d'Égypte, nous ne savons ce qu'il est devenu » (Ex 32.1), Aaron leur ordonna d'ôter leurs anneaux d'or et de les lui apporter ; et lui, le sacrificateur de Dieu, profana ses mains sacrées en fabriquant pour le peuple un veau d'or fondu devant lequel ils pussent se prosterner pour adorer. Ah, Aaron ! eusses-tu eu le courage de ton frère, tu ne serais pas tombé dans ce péché honteux.

En revenant au Nouveau Testament, pour en fournir un exemple, souvenez-vous du hardi Pierre et des paroles qu'il adressa avec tant d'ardeur à son Seigneur : « Seigneur, lui dit Pierre, je suis prêt à aller avec toi et en prison et à la mort. Pierre lui répondit : Quand même il me faudrait mourir avec toi, je ne te renierai pas » (Lu 22.33 ; Mt 26.35). Cependant, voyez-le un peu plus tard, se chauffant dans la cour du palais du souverain sacrificateur ; d'abord une des servantes, puis d'autres qui se trouvaient là, lui dirent : « Certainement, tu es aussi de ces gens-là » (Mt 26.73 ; Lu 22.58) ; et il se mit à faire des imprécations et à jurer, afin de prouver qu'il n'était point disciple du Seigneur Jésus-Christ. Ah, Pierre, où est maintenant ton courage ? En vérité, « la crainte des hommes tend un piège », même pour les meilleurs des hommes. Que Dieu nous en garde, et nous rende si braves que nous ne craignons jamais aucun homme au point de commettre une action mauvaise !

Encore, la crainte des hommes tend ici un piège ; elle retient beaucoup de personnes loin de la conversion. Peut-être y a-t-il présentement de telles personnes ici ; voyons si je puis les discerner. Vous n'osez guère aller au lieu où l'Évangile est prêché d'une manière que Dieu bénit, parce que, si vous y alliez et que cela fût su, ce serait sujet de raillerie dans votre famille et susciterait des remarques que vous ne voudriez point entendre.

Beaucoup n'osent pas se rendre dans la maison où Dieu répand la bénédiction ; ils sont tels poltrons qu'ils n'osent venir écouter ceux qui prêchent avec puissance l'Évangile de Christ ; et d'autres, qui viennent et l'entendent, craignent de recevoir la vérité qu'ils ont pourtant écoutée maintes et maintes fois. La pensée qui habite l'esprit d'un tel homme est : « Que diraient mon père et ma mère, si je me convertissais ? Oh ! quel sort serait le mien ! Que diraient mes compagnons d'ouvrage ? Il me faudrait subir les quolibets de toute la troupe, s'ils apprenaient que je suis devenu chrétien ». Un autre dit : « Je ne sais comment je supporterai la persécution que je recevrai ; ma vie deviendrait insupportable si je devenais un enfant de Dieu ». Ainsi ne viennent-ils jamais à Jésus, parce que la crainte des hommes, qui tend un piège, les maintient encore esclaves sans espoir du péché. Mais toi, jeune homme, veux-tu être damné simplement pour faire plaisir à quelqu'un d'autre ? Veux-tu jeter ton âme immortelle afin d'échapper au rire des insensés ? Souviens-toi qu'ils peuvent te rire en enfer, mais ils ne sauraient t'en rire dehors. Que la crainte des hommes ne soit pas la ruine de ton âme. S'il s'agit, pour plaire aux hommes, de faire forfait de quelque bagatelle, la chose importe peu ; mais lorsqu'il s'agit de faire forfait de Christ, de faire forfait de ton âme et de faire forfait du ciel, j'en appelle à ta propre conscience : vaut-il la peine d'être éternellement perdu pour complaire aux hommes, qui qu'ils soient ? N'est-il pas meilleur que père, mère, frère, sœur, et tout ami que tu as au monde, soient contre toi, et que Dieu soit à toi, plutôt que d'avoir tous ceux-là pour amis et de demeurer pourtant en inimitié contre le Très-Haut ?

Je ne doute point que cette même crainte des hommes retienne un grand nombre de personnes converties de faire une confession publique de leur foi, et ainsi leur tende un piège. Nicodème « vint, lui, de nuit, vers Jésus » (Jn 3.2), et Joseph d'Arimatee « était disciple de Jésus, mais en secret par crainte des Juifs » (Jn 19.38). J'espère que vous ne chercherez point à vous abriter derrière ces deux hommes de bien, car souvenez-vous que dès que Christ fut mis à mort, lorsque sa cause était au plus mal, ils sortirent hardiment et prouvèrent leur amour pour lui ; et nous ne lisons point qu'ils soient jamais rentrés, tels des limaçons, dans leurs coquilles. Après avoir confessé Christ comme leur Seigneur et Maître, je ne doute pas qu'ils continuèrent à le suivre, quels qu'en fussent les résultats. Quant à vous, c'est maintenant le moment de confesser Christ ; maintenant surtout, parce que le scepticisme et la superstition, ces deux maux monstrueux qui menacent de dévorer la vraie religion, sont si déchaînés ; et il faut quelque vaillance morale pour se déclarer du côté du simple Évangile du Seigneur Jésus-Christ. C'est l'heure, pour un chrétien, de se conduire en homme pour Christ, son Seigneur et Maître ; et pourtant, beaucoup restent en arrière parce que « la crainte des hommes tend un piège ». Où êtes-vous, cher ami ? Je ne puis passer dans tous ces bancs ; sans quoi je m'arrêteraï ici et là devant quelques-uns que je connais, et devant d'autres que je soupçonne — et que je soupçonne avec joie — d'aimer mon Maître. Je le crois à votre regard lorsque son Nom est exalté à vos oreilles ; toutefois vous ne l'avez point déclaré selon la manière qu'il désire. Je vous en conjure par l'amour que vous lui portez, ne restez pas en arrière. Figurez-vous que vous le voyez maintenant devant vos yeux, et que vous l'entendez vous dire, alors qu'il est suspendu à la croix : « J'ai supporté tout cela pour toi, et pourtant as-tu honte de moi ? Si tu m'aimes, confesse-moi au milieu de cette génération méchante et perverse. Prends ta croix, et suis-moi, quelles que soient les souffrances ou l'opprobre que cela entraîne ».

La crainte des hommes a tendu un piège à quelques-uns des plus grands croyants qui aient jamais vécu ; et tout enfant de Dieu, chaque fois qu'il craint la face de l'homme, perd quelque chose de la dignité qui appartient à cette relation. Quel grand homme fut Abraham ! Chaque fois que je lis sa vie, je le contemple avec étonnement, et je voudrais posséder une foi telle qu'elle me rendît semblable à lui sous ce rapport. Il traverse la page de l'histoire avec une paisible et majestueuse dignité, de sorte que rois et princes sont rapetissés auprès de sa grande stature. Que noblement parla-t-il au roi de Sodome : « Je ne prendrai rien, depuis un fil jusqu'à une courroie de sandale, afin que tu ne dises pas : J'ai enrichi Abram » (Ge 14.23) ; mais, ô, combien petit parut-il lorsqu'il dit à Abimélec au sujet de sa femme : « C'est ma sœur » (Ge 20.2). Elle était sa sœur en un sens ; il y avait quelque vérité dans ce qu'il disait, mais elle était plus que sa sœur, et ainsi il proférait une fausseté, pour laquelle il fut justement repris par le prince païen.

Voyez en David un autre exemple de la manière dont la crainte de l'homme peut abattre les puissants. Que brave il est lorsqu'il sort pour abattre Goliath, et que magnifiquement il se conduit quand, à deux reprises, il épargne la vie de son ennemi endormi ! Cependant, voyez-le à Gath, lorsque les serviteurs d'Achis lui firent si peur qu'il « changea son visage à leurs yeux, et devint fou parmi eux ; il traçait des lignes sur les battants des portes, et laissait couler sa salive sur sa barbe » (1 S 21.13). La crainte de l'homme avait ravalé le futur monarque d'Israël jusqu'à baver comme un insensé.

Tout aussi attristant est le cas d'Élie, que je puis vraiment appeler le plus auguste des hommes. Vous le voyez dans sa grandeur lorsqu'il s'écrie : « Saisissez les prophètes de Baal ; que pas un d'eux n'échappe ! » (1 R 18.40) ; et lorsqu'il les fait descendre au torrent de Kison et les égorge là, puis lorsqu'il monte au sommet du Carmel et prie jusqu'à ce que la pluie descende sur la terre desséchée. Pourtant, lorsque l'effervescence est retombée, il a peur d'une femme, Jézabel, et le grand Élie se réduit à un homme effrayé qui s'enfuit et s'écrie : « C'en est assez ! Maintenant, Éternel, prends mon âme, car je ne suis pas meilleur que mes pères » (1 R 19.4). Vous voyez donc que « La crainte des hommes tend un piège », même pour les meilleurs des hommes ; elle les fait descendre de leurs lieux élevés et les précipite dans la poussière. Que Dieu nous en préserve donc !

La crainte de l'homme maintient certains croyants dans des positions fort douteuses. J'en ai connu qui restaient là où ils savaient ne point bien faire, et où, chaque jour, ils traînaient derrière eux une lourde chaîne, parce qu'ils n'avaient pas le courage moral de se déclarer franchement pour Dieu. Si l'un de vous, jeunes gens qui aimez le Seigneur, désire prendre la voie la plus aisée vers le ciel — vous savez que toutes les routes y sont rudes, mais si vous voulez la plus aisée — prenez celle qui paraît la plus dure ; à savoir, soyez des chrétiens tout d'une pièce, résolus, jusqu'au bout. « Mais cela me coûtera beaucoup », dit l'un. Cela vous coûtera d'abord, mais ensuite il vous sera d'autant plus facile ; tandis que si vous commencez par céder un peu au monde — composant un peu — il vous faudra céder et composer de plus en plus. Un chrétien devrait être comme un vapeur qui marche droit au port qu'il est destiné à atteindre ; mais bien des professants sont comme des voiliers : la force motrice qui les gouverne leur est extérieure, aussi leur faut-il louvoyer beaucoup ; et quoiqu'ils arrivent finalement à leur destination, il se fait bien des bordées singulières à droite et à gauche, et leur traversée se prolonge fort longtemps. J'espère que vous, chers amis, irez droit au but. « Confie-toi en

Dieu et fais le bien » ; et ce sera, après tout, la route la plus unie que vous puissiez suivre.

De plus, la crainte de l'homme entrave l'utilité de beaucoup. Il est des frères qui devraient prêcher, mais ne le font point parce qu'ils craignent les hommes ; et d'autres qui devraient aller visiter les pauvres, mais ils disent qu'ils ne le peuvent ; la raison en est qu'ils craignent les hommes. J'en ai connu qui redoutaient même de distribuer un traité ; ils étaient aussi épouvantés que s'il leur eût fallu mettre la main dans la gueule d'un tigre. J'en ai connu qui redoutaient de parler à leurs propres enfants au sujet de leur âme. N'est-il pas étrange qu'ils puissent parler aux enfants des autres de leur âme mieux qu'aux leurs ? Il ne devrait point en être ainsi ; en vérité, il n'est personne vivant dont aucun de nous, s'il est chrétien, ait le droit d'avoir peur. Nous ne ferons jamais de bien aux hommes si nous les craignons. Que serait devenue l'Église de Dieu si les apôtres avaient été de ces chrétiens timides et doucereux tels que j'en connais ? Ils ne seraient point sortis prêcher dans les rues, et, puisqu'il n'y avait alors ni chapelles ni églises, ils n'auraient point prêché du tout. Dès que César eût promulgué un édit leur défendant de se rassembler le premier jour de la semaine, ils auraient dit : « Peut-être vaudrait-il mieux ne point nous réunir ». Quand ils auraient entendu la foule crier dans l'amphithéâtre : « Aux lions les chrétiens ! », ils auraient dit : « Il ne nous faut point nous exposer à un tel péril, et il nous faut penser à nos femmes et à nos familles » ; et ainsi ils eussent été des lâches, et bientôt il n'eût plus subsisté de christianisme dans le monde. Représentez-vous seulement ce qui serait advenu si les Réformateurs avaient agi de la sorte. Supposez que Martin Luther eût dit : « Je ferai comme me le conseilla ce vieux moine lorsque je le consultai. Il me dit : 'Martin, retourne à ta cellule, et vis-y près de ton Dieu, et laisse l'Église et le monde en paix.' » Si Luther avait suivi ce conseil, où en serait la bienheureuse Réformation, et quelle prédication de l'Évangile y aurait-il à cette heure ?

Je ne dois pas m'étendre beaucoup plus longtemps sur cette partie de mon sujet ; mais je dois dire que, pour un ministre de Christ, la crainte de l'homme est l'un des pires des pièges. Jonas tenta d'échapper à l'ordre d'aller à Ninive, parce qu'il craignait l'homme. Les Galates ne purent supporter toute la lumière de l'Évangile, et par conséquent certains docteurs parmi eux essayèrent d'en intercepter quelques rayons ; et si un ministre de Christ commence à craindre ses auditeurs, il sera porté à retenir quelque doctrine par crainte d'un souscripteur fortuné, ou à retenir quelque réprimande de peur qu'elle ne tombe trop lourdement sur un personnage influent de son assemblée. Il est un péché que, je crois, je n'ai jamais commis ; il me semble n'avoir jamais craint aucun de vous, et j'espère, par la grâce de Dieu, ne jamais le faire. Si je n'ose pas dire la vérité sur tous les points, et si je n'ose pas reprendre le péché, à quoi vous suis-je bon ? Pourtant, j'ai entendu des sermons qui m'ont semblé faits sur commande de la congrégation. Mais des auditeurs honnêtes veulent une prédication honnête ; et s'ils trouvent que le message du prédicateur les atteint en plein cœur, ils en rendent grâce à Dieu. Ils disent : « N'est-il pas juste qu'il en soit ainsi ? Si nous errons, la Parole de Dieu, qui est vivante et efficace, ne doit-elle pas nous sonder, nous éprouver, et mettre au jour nos erreurs ? » Et le prédicateur, s'il prêche réellement la vérité telle qu'elle est en Jésus, doit souvent distribuer la réprimande aussi bien que l'encouragement. Que Dieu délivre de la crainte de l'homme tous ses ministres, en tout lieu, et l'Église entière de Christ aussi ! À un moment, la crainte de l'homme prit cette forme — les géologues avaient

découvert que Moïse s'était trompé, et que Dieu ne savait pas comment il avait fait le monde ! Beaucoup semblaient penser qu'il était arrivé quelque chose d'épouvantable, et ils se demandaient comment il convenait de répondre à ces objecteurs. Peu après, quelqu'un découvrit que Dieu s'était trompé en prétendant avoir fait Adam et Ève ; car ils se seraient graduellement développés à partir d'huîtres, ou de quelque créature plus menue encore ! Alors, de nouveau, grand cri : « Qui répondra à ces philosophes éminents ? » Ô Église de Dieu, faut-il que chaque imbécile radoteur obtienne quelque réponse que ce soit ? Tenez ferme à la Parole inspirée, et ne soyez pas pris au piège de la crainte de l'homme. Nous avons vu des dizaines de systèmes de philosophie apparaître et disparaître, et nous en verrons probablement autant encore avant de mourir. Notre affaire est simplement de tenir ferme à la vérité de la révélation, et de laisser les philosophies mourir comme moururent les grenouilles d'Égypte aux jours de Moïse ; car elles doivent mourir, et quand des hordes nouvelles viendront, elles mourront aussi ; mais la vérité éternelle du Dieu toujours béni ne mourra jamais — elle vivra dans sa glorieuse immortalité.

2. La confiance en Dieu

Maintenant, en second lieu, je veux vous montrer que le grand remède à ce mal, c'est la confiance en Dieu : « La crainte des hommes tend un piège, mais celui qui se confie en l'Éternel est protégé ».

J'aurais pensé que Salomon aurait dit : « La crainte de l'homme tend un piège ; mais quiconque craint l'Éternel sera en sûreté ». Cela se serait lu fort bien, et cela eût été tout à fait vrai ; mais cela n'aurait pas exprimé la vérité particulière que Salomon avait alors à l'esprit. Ce n'est pas la crainte, mais la foi, qui guérit la lâcheté. Confiez-vous en l'Éternel, et vous pourrez alors vous écrier : « De qui aurais-je peur ? » (Ps 27.1), car vous sentirez que vous avez la force du Tout-Puissant pour soutien. En nous confiant en Dieu, nous sentons que nous sommes un avec Dieu, et ainsi nous sommes rendus forts. Cette force engendre le courage et nous rend capables de demander avec hardiesse : « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? » (Ro 8.31). Ce courage nous conduit à calculer le prix d'une conduite droite, et, l'ayant calculé, nous sentons que, par la force de Dieu, nous pouvons le supporter, et mille fois davantage s'il le faut ; et par conséquent nous disons : « Quoi qu'il arrive, nous servirons l'Éternel », et, le Saint-Esprit reposant sur nous, nous marchons avec assurance vers la victoire par sa puissance. Ainsi, la confiance en Dieu, en nous communiquant la force de Dieu, et par conséquent le courage et la résolution, nous élève au-dessus de la crainte de l'homme.

Mais le point du texte peut être trouvé dans une autre direction, à savoir qu'en nous confiant en Dieu nous devenons en sûreté non seulement vis-à-vis de la crainte, mais encore à l'égard des conséquences qu'entraîne le fait de braver la crainte. « Celui qui se confie en l'Éternel est protégé ». En se confiant en l'Éternel et en faisant ce qui est droit, il peut être un grand souffrant, mais il sera en sûreté. Il ne souffrira pas autant que s'il suivait la voie contraire. Supposons que ses ennemis portent leur opposition à l'extrême : ils ne peuvent que tuer le corps, et après cela ils ne peuvent rien faire de plus. Mais supposons qu'il vienne à renoncer à sa foi : alors son corps et son âme seraient

jetés en enfer, ce qui serait une perte infiniment plus grande et éternelle. N' imaginez jamais que vous puissiez être perdants en vous confiant en Dieu. Quel que soit le risque qu'il y ait à le faire, le risque de ne pas se confier en lui est bien plus grand ; et tout homme sensé préférera le moindre risque. D'ailleurs, combien souvent arrive-t-il que, si un homme se confie en Dieu et agit selon sa conscience, il ne perd rien du tout. Beaucoup y ont même trouvé du gain, quoiqu'il ne faille point que cela soit pour eux un mobile. Beaucoup ont dit : « Si nous faisons ce que nous sentons être droit, nous perdrons tout » ; et pourtant, lorsqu'ils ont osé courir ce risque, ils n'ont rien perdu du tout, car Dieu les a secourus dans la détresse. Mais s'il leur arrivait de perdre en faisant ce qui est bien, que cette assurance les console : « Celui qui se confie en l'Éternel est protégé ». Il vaut bien mieux être en sûreté qu'être riche, et infiniment mieux être en sûreté pour le temps et pour l'éternité que d'avoir autour de vous tous les comforts de la vie, mais d'exposer votre âme au péril.

Un homme chrétien n'a jamais à craindre qui que ce soit. Si vous faites ce qui est droit, vous n'avez aucune raison de redouter le plus grand des hommes au service du diable. Considérez Bernard Palissy, le potier huguenot, auteur d'œuvres d'art si merveilleuses. Un jour, le roi de France lui dit : « Bernard, je crains d'être contraint de te livrer aux inquisiteurs pour être brûlé, si tu ne changes pas de religion ». La réponse de Bernard fut : « Je plains Votre Majesté ». Songez-y — le potier plaignait le roi ! Sa Majesté demanda donc : « Pourquoi me plains-tu, Bernard ? » — « Parce que, répondit-il, vous venez de dire ce que Votre Majesté et cinquante mille princes ne pourront jamais me faire dire : “Je crains d'être contraint !” » En vérité, messieurs, c'était Palissy qui était le roi, et le roi n'était pas digne d'être le potier. Une dignité vraiment royale habitait l'âme de ce potier. Est-ce que quelques-uns d'entre vous, jeunes hommes, allez permettre à qui que ce soit de vous faire dire : « Je crains d'être contraint de cesser d'adorer parmi les Non-conformistes » ; « Je crains d'être contraint de m'abstenir de fréquenter cette petite chapelle baptiste de la campagne » ; ou bien : « J'ai peur qu'on ne juge pas convenable que je fasse une confession publique de la religion dans la ville où j'habite » ? Si vous parlez ainsi, je ne puis que dire : « Que le Seigneur ait pitié de votre petite âme misérable, et qu'il vous donne assez de virilité et de simple honnêteté pour confesser ce que Christ a fait pour vous ! » Si réellement vous avez été rachetés par le sang précieux de Jésus-Christ, si vos péchés ont été pardonnés, si vous avez été faits héritiers du ciel et marchez vers une immortelle gloire, assurément vous ne pouvez jouer le rôle d'un lâche de cette espèce ! Vous, qui devez demeurer parmi les anges, vous pour qui il y a dans les cieux une demeure, une robe de justice et une couronne de gloire, allez-vous vous conduire en poltrons de la sorte ? Si vous agissez ainsi, vous devriez être chassés à coups de tambour du régiment de l'Église militante ; et comment pourriez-vous espérer être dans l'Église triomphante avec un esprit aussi pitoyable ? Que le Seigneur vous aide à mettre en lui votre confiance, afin que vous soyez délivrés de toute crainte des hommes !

Et maintenant, pour conclure. La dernière phrase du texte est vraie en soi, comme une proposition indépendante. « Quiconque se confie en l'Éternel est en sûreté ». Je n'ai point le temps de parler de cette phrase, mais je vous la laisse à mettre sous votre langue comme un doux morceau tandis que vous vous en irez vers vos demeures. Ce n'est pas : « Celui qui se confie en lui-même » ; ce n'est pas : « Celui qui se confie en un

prêtre » ; ce n'est pas : « Celui qui accomplit de bonnes œuvres et s'y confie » ; mais : « Quiconque se confie en l'Éternel est en sûreté ». L'homme qui se confie dans le sang et la justice de Jésus n'est pas toujours joyeux, mais il est en sûreté ; il ne chante pas toujours, mais il est en sûreté ; il n'a pas toujours la joie de la pleine assurance, mais il est en sûreté. Il est parfois dans la détresse, mais il est toujours en sûreté ; il met parfois en question s'il a part à Christ, mais il est toujours en sûreté.

L'autre jour, je fus étonné de rencontrer une expression employée par le cardinal Bellarmin, qui fut l'un des plus grands controversistes jésuites. Il clôt une longue argumentation touchant le salut par les œuvres par ces phrases fort remarquables, que je citerai aussi fidèlement que possible : « Néanmoins, quoique la voie de l'acceptation auprès de Dieu soit par nos propres œuvres, il y a danger que les hommes se confient tellement en leurs propres œuvres qu'ils en deviennent orgueilleux, ce qui gâterait entièrement leurs œuvres ; et, par conséquent, tout bien considéré, il est plus sûr pour eux de s'appuyer uniquement sur le sang et les mérites de Jésus-Christ ». Bien dit, cardinal Bellarmin ! « Tout bien considéré », je me propose de faire ainsi tant que je vivrai ; et ô que quiconque a jamais été abusé par les doctrines de l'Église de Rome veuille prêter l'oreille à l'aveu du cardinal que, tout bien considéré, il est plus sûr de se reposer sur ce que Christ a accompli ! Tout bien considéré, il vaut mieux se confier dans le Sauveur que de se confier en nous-mêmes ! Tout bien considéré, il vaut mieux être lavé dans son sang que de penser que nous pouvons nous rendre nous-mêmes purs ! Le cardinal n'a pas dit toute la vérité ; mais je le remercie de ce qu'il a dit, quoique la vérité soit mieux exprimée par Salomon dans mon texte : « Celui qui se confie en l'Éternel est protégé ». Il sera en sûreté s'il est malade, s'il est riche, s'il est pauvre. Il sera en sûreté quand il mourra, en sûreté quand il ressuscitera, en sûreté au jour du jugement, et en sûreté durant toute l'éternité. Oh alors, venez tous et confiez-vous en l'Éternel, car « Celui qui se confie en l'Éternel est protégé » pour toujours ! Amen.